

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC

E. SUE - I. SANDEAU - O. FEUILLET

H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY

G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

V. HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET

F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR

A. DUMAS FILS - L. GOZLAN

E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.



SOMMAIRE

LA COMTESSE DE CHARNY, par ALEXANDRE DUMAS

SOUS LES TILI EULS, par ALPHONSE KARR

SOUS LA TONNELLE, par ÉMILE SOUVESTRE



Allons, Sire, dit-elle, voici l'instant de vous montrer. — Page 75, col. 2.

LA COMTESSE DE CHARNY

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

DE NEUF HEURES A MINUIT. (Suite.)

Comme nous l'avons raconté, les gardes nationaux patriotes, à la suite de la querelle survenue à propos de Mandat, les gardes nationaux patriotes s'étaient séparés des gardes nationaux royalistes, et en se séparant de leurs compatriotes, ils avaient en même temps fait leurs adieux aux Suisses dont ils estimaient et plaignaient le courage.

Ils avaient ajouté qu'ils recevraient dans leurs

maisons, comme des frères, ceux des Suisses qui voudraient les suivre.

Alors deux Vaudois, répondant à cet appel fait dans leur langue, avaient quitté leur rang et étaient venus se jeter dans les bras des Français, c'est-à-dire de leurs véritables compatriotes.

Mais au même instant deux coups de fusil étaient partis des fenêtres du château, et deux balles étaient venues chercher les déserteurs au milieu des bras de leurs nouveaux amis.

Les officiers suisses, excellents tireurs, chasseurs d'izards et de chamois, avaient trouvé ce moyen de couper court à la désertion.

La chose avait en outre, on le comprendra, rendu les autres Suisses sérieux jusqu'au mutisme.

Quant à ceux qui venaient d'être introduits dans la cour armés de vieux pistolets, de vieux fusils et de piques neuves, c'est-à-dire plus mal armés que s'ils n'avaient pas d'armes, c'étaient de ces étranges précurseurs de révolution ; comme nous en avons vu en tête de toutes les grandes

émeutes, et qui viennent en riant ouvrir l'abîme où va s'engloutir un trône, parfois plus qu'un trône, une monarchie.

Les canonniers étaient venus à eux, la garde nationale paraissait toute portée à venir à eux. Ils tâchèrent de décider les Suisses de venir à eux.

Ils ne s'apercevaient pas que le temps s'écoulait, que leur chef Pitou avait donné à M. Røedder jusqu'à dix heures, et qu'il était dix heures un quart.

Ils s'amusaient, pourquoi auraient-ils compté les minutes ?

L'un d'eux avait, non pas une pique, non pas un fusil, non pas un sabre, mais une perche à abaisser les branches d'arbres, c'est-à-dire une perche à crochet. Il dit à son voisin :

— Si je pêchais un Suisse ?

— Pêche-le, dit le voisin.

Et il accrocha un Suisse par sa buffleterie et attira le Suisse à lui. Le Suisse ne résista que juste ce qu'il fallait pour avoir l'air de résister.

(1) Tous droits réservés.